

Négation d'*a priori* paradigmatiques, signification et Philosophie

RICARDO NAVIA

Universidad de la República, Uruguay

naviamar@adinet.com.uy

Résumé L'objectif de ce travail est: 1) de revoir la nature et la localisation de ces principes *a priori*; 2) d'examiner les conditions requises pour la négation de ces *a priori* paradigmatiques; 3) d'explorer les conséquences de cette révision sur la signification de certains termes et principes de base à travers quelques exemples de changement conceptuel dans les sciences.

Mots-clés *A priori* paradigmatique, Signification, Négation

Título Negación de los *a priori* paradigáticos, significación y Filosofía

Resumen *El objetivo de este trabajo es: 1) revisar la naturaleza y ubicación de estos principios a priori; 2) examinar las condiciones requeridas para la negación de estos a priori paradigmatiques; 3) explorar las consecuencias de esta revisión sobre el significado de ciertos términos y principios básicos a través de algunos ejemplos de cambio conceptual en las ciencias.*

Palabras clave *A priori paradigmatique, Significación, Negación*

«... il y a des énoncés dans les sciences qui ne peuvent être mis de côté que face à une nouvelle théorie ... pas par la seule observation. Ces énoncés ont une sorte d' « apriorité » avant l'émergence de la nouvelle théorie qui les remet en cause ou les remplace : ce sont des énoncés *contextuellement a priori*.» (Putnam, H., *Two Dogmas Revisited*, p. 95)

«Nos croyances et nos théories nous empêchent parfois de pouvoir préciser concrètement comment un énoncé peut être faux ... Je vais supposer que pour préciser comment un énoncé peut être faux, il faut faire plus que simplement la nier.» (Ebbs, G., *Putnam and the Contextually a Priori*, p.1)

Introduction

Depuis qu'au moins certains courants épistémologiques (Putnam, Friedman) ont laissé de côté la radicalité du renoncement de Quine à l'existence d'énoncés a priori, le rôle fondamental de certains principes (logiques, théoriques et méthodologiques) qui agissent comme d'a priori fonctionnels

dans la constitution de l'expérience scientifique, dans la détermination de la signification des termes et dans le choix des hypothèses de base de la rationalité a été apprécié. À leur tour, sous l'influence des révolutions scientifiques de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, et des courants historicistes de la philosophie des sciences, ces principes ne sont plus conçus comme strictement nécessaires ou invariants ; ils sont donc compatibles avec des positions fallibilistes.

Cependant, en vertu de leur caractère structurant, ces principes ne peuvent être niés que dans des conditions théoriques et historiques particulières dans le développement d'une discipline. En effet, même dans les changements théoriques radicaux, ces principes ne sont pas niés au sens strict, puisqu'ils ne sont guère remplacés par leur contradictoire, mais plutôt par une alternative (un contraire). Cependant, dans un autre sens, cette révision entraîne une négation radicale dans la mesure où un principe fondamental est remplacé par un autre dont le contenu n'était même pas concevable auparavant.

En outre, une telle révision comporte une dimension spécifiquement philosophique dans la mesure où elle est généralement précédée d'une exploration et d'une discussion méta-paradigmatique du contenu des concepts et des principes de base, dans laquelle sont générés des arguments qui, liés à de nouveaux instruments, critères et concepts théoriques issus de la recherche scientifique, permettent de commencer à rendre concevable cette alternative auparavant inconcevable.

Nature et localisation de ces principes a priori paradigmatiques

Dans *Deux Dogmes de l'empirisme* (1951), Quine présente une série d'arguments forts contre la distinction entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques et surtout contre la notion d'analyticité. Même si cette attaque est très efficace pour éroder divers aspects de la distinction traditionnelle, presque immédiatement commencent à apparaître des travaux (Grice et Strawson, 1956 et Putnam, 1962, 76, 78) qui nient la radicalité

du renoncement de Quine et revendiquent la valeur fonctionnelle d'une certaine différenciation.

Putnam défendra que, bien que Quine ait montré qu'en sciences il n'y a pas de vérités a priori en tant que vérités non révisables, et qu'il n'y a pas de différence radicale entre les énoncés a priori et les énoncés a posteriori, il y a néanmoins une distinction fonctionnelle qui est maintenue, que Quine lui-même admet lorsqu'il parle d'énoncés centraux (plus résistants au changement) et d'énoncés périphériques (plus sensibles aux vérifications empiriques). Putnam laisse de côté les énoncés analytiques triviaux sur les célibataires et les renards et porte son attention directement sur certains énoncés pertinents dans les sciences. Dans « *L'analytique et le synthétique* », il analyse notamment la situation et la fonction d'énoncés tels que la définition de l'*énergie cinétique* qui affirme que celle-ci est égale à : « la moitié du produit de la masse par la vitesse au carré », ou la définition de la *force* qui revient au « *produit de la masse par l'accélération* ». Pour Putnam, de tels principes sont analytiques dans le contexte de la physique newtonienne, dans la mesure où : aucune expérience ne peut par elle-même les réfuter et, plus encore, de tels principes doivent être pré-supposés pour donner un contenu empirique aux expériences. En ce sens, ces principes ont un caractère nécessaire dans le contexte de la physique pré-relativiste. Il en va de même pour les principes de la géométrie euclidienne. Putnam les appelle « principes-cadre » (framework principles), il les catégorise comme « contextuellement a priori », c'est-à-dire nécessaires dans le contexte d'un certain cadre théorique, mais pas nécessairement valables dans un autre contexte théorique.

À peu près à la même époque, le courant historiciste de la philosophie des sciences reconnaît également l'existence de certains principes structurants, quelque peu distincts des vérifications empiriques. Sellars identifie ce qu'il appelle des « principes catégoriels », Kuhn parle de paradigmes et Lakatos parle de programmes de recherche et de noyau dur, et dans les trois cas, ils présentent ces caractéristiques.

Cette conception historicisée et déflatée de l'a priori est également développée par certains philosophes des sciences récents (Friedman,

2001 ; Stump, 2003). Michael Friedman, évoquant Carnap (1932) et surtout Reichenbach (dans *Théorie de la relativité et connaissance a priori*, 1920) qui fut peut-être le premier à formuler une conception de l'a priori que Friedman catégorise comme « a priori relativisé et dynamique », où l'idée kantienne d'un a priori constitutif de l'expérience est héritée mais où le caractère d'universalité et de nécessité a été laissé de côté.

Contrairement à Quine qui, conformément à son holisme radical, ne distingue les énoncés que par leur degré de centralité et de résistance au changement (retranchement), Friedman présente une image plus stratifiée de l'ensemble de nos connaissances. Il dit au début du Chapitre 1 de *Dynamics of Reason*:

... les théories avancées de la physique mathématique, telles que la mécanique newtonienne et la théorie de la relativité d'Einstein, devraient être considérées comme constituées de deux parties fonctionnant de manière asymétrique : une partie proprement empirique contenant, [en physique newtonienne] des lois telles que celle de la gravitation universelle, les équations de l'électromagnétisme de Maxwell, ou [en physique relativiste] les équations du champ gravitationnel d'Einstein ; et une partie constitutivement a priori contenant les principes mathématiques pertinents utilisés dans la formulation de la théorie (géométrie euclidienne [en physique newtonienne], géométrie de l'espace-temps de Minkowski, théorie des variations de Riemann [en physique relativiste]) et certains principes physiques particulièrement fondamentaux (les lois newtoniennes du mouvement [en physique newtonienne], ou, le principe de la lumière, le principe d'équivalence [en physique relativiste]). (Friedman, p.71)

Ces principes sont a priori dans la mesure où ils structurent nos théories et sont protégés de toute vérification, mais ils varient lorsque des tels changements radicaux se produisent. L'occurrence de changements paradigmatiques n'est pas contradictoire avec l'existence d'un a priori, désormais

conçu comme contextuel et historique. Au contraire, les changements radicaux s'expliquent mieux par l'existence de certains déterminants structurels de nos théories.

Friedman précise que lorsqu'il dit que les principes constitutifs « sont des conditions nécessaires de la possibilité d'avoir des lois proprement empiriques », il ne dit pas qu'ils sont des conditions nécessaires dans le sens standard où, si A est une condition nécessaire de B, simplement B implique A. « *Dire que A est une condition constitutive de B signifie que A est une condition nécessaire, pas simplement de la vérité de B, mais du caractère significatif de B ou de la possession d'une valeur de vérité. Cela signifie, dans les termes relativement familiers d'aujourd'hui, que A est une présupposition de B.* » (Friedman, 2001, p.74). Par exemple, en physique newtonienne: on utilise le concept d'accélération absolue, qui n'a aucune signification empirique à moins de présupposer les lois du mouvement. La seule façon de donner une signification empirique à la loi de la gravitation universelle est de présupposer la validité des lois du mouvement; sinon, la question de la vérité des lois de la gravitation ne pourrait même pas se poser.

Bien sûr, toutes les présuppositions d'un énoncé empirique ne sont donc pas constitutivement a priori. Nous réservons cette dénomination aux présuppositions particulièrement importantes qui sont à la base des sciences, des principes qui fonctionnent comme une condition de toute vérité empirique. Leur position privilégiée, par exemple en physique, est due au fait qu'en raison de leur généralité, elles ont des conséquences sur toutes les vérités empiriques et aussi en raison de leur rôle déterminant dans l'application des concepts d'espace, de temps et de mouvement dans la physique mathématique moderne. Il se trouve que dans la physique prémoderne, aristotélicienne et thomiste, il n'y avait aucune difficulté à coordonner ses concepts à peine abstraits d'espace, de temps et de mouvement avec l'expérience sensorielle humaine sur le plan terrestre; la première image scientifique était une systématisation assez directe de l'« image manifeste ». Cependant, dans la physique mathématique moderne du XVIII^e siècle qui a conduit à la synthèse de Newton, cette coordination non problématique entre la théorie physique et l'expérience

sensible cesse d'exister. Les représentations mathématiques de l'espace, du temps et du mouvement y deviennent de plus en plus abstraites par rapport à l'expérience sensible humaine. L'espace infini newtonien, le mouvement inertiel ou le temps uniforme n'ont pas une correspondance directe avec l'espace, le mouvement et le temps de l'expérience sensible. Il apparaît alors la nécessité de coordonner les représentations mathématiques abstraites avec l'expérience sensible, comme condition pour donner une signification empirique à la nouvelle théorie physique. Ce besoin de coordination devient encore plus intense lorsque l'on passe aux représentations physico-mathématiques de la théorie de la relativité, qui sont directement contre-intuitives, et encore plus dans la mécanique quantique, qui offre des résultats mathématiques qui contredisent directement des aspects fondamentaux du sens commun et de l'expérience préscientifique du monde.

Conditions requises pour la négation d'a priori paradigmatiques.

Déjà dans *L'analytique et le synthétique* (1962) Putnam parle de certains principes, tels que ceux mentionnés ci-dessus, qui bien que n'étant pas analytiques, remplissent une fonction très importante dans la structuration de la connaissance scientifique et sont indiscutables lors de la validité de la théorie qui les inclut de manière privilégiée, à tel point que les conditions dans lesquelles ils pourraient être effectivement niés ne sont pas concevables. C'est ce qu'il synthétisera dans sa formulation de *Deux dogmes revisités* en 1976:

« ... il y a des énoncés dans les sciences qui ne peuvent être mis de côté que face à une nouvelle théorie ... pas par la seule observation. Ces énoncés ont une sorte d'« apriorité » avant l'émergence de la nouvelle théorie qui les remet en cause ou les remplace : ce sont des énoncés contextuellement a priori. »
(Putnam, H., *Two Dogmas Revisited*, p. 95)

Quelle que soit leur origine, ces principes restent immunisés contre la vérification jusqu'à ce qu'une théorie alternative soit trouvée. Nous lisons :

Le principe exprimé dans la formule de l'énergie cinétique peut avoir été introduit... par stipulation ; la loi newtonienne de la gravitation peut avoir été introduite sur la base d'une induction du comportement du système solaire ; mais dans des développements ultérieurs, ces deux célèbres formules ont fonctionné en même temps. ... Si un physicien effectue un calcul et obtient une réponse empiriquement négative, il ne soupçonne pas que les principes mathématiques utilisés dans le calcul puissent être erronés... il ne soupçonne pas non plus que la loi $f = m.a$ puisse être erronée... Ces énoncés ont donc une sorte de statut préférentiel. Ils ne peuvent être abandonnés que si quelqu'un ajoute des principes incompatibles avec ces énoncés dans un système conceptuel réussi (Putnam 1962, p. 45)

Putnam utilise l'exemple de la géométrie euclidienne dont les axiomes sont restés indiscutables pendant vingt-deux siècles. Cependant, ce n'est qu'au XIX^e siècle, avec l'émergence de géométries alternatives, que sa révision a été possible : jusqu'alors sa révision était inconcevable. Melogno (2013, p. 15) rappelle à juste titre que déjà depuis le XVIII^e siècle il y avait des formulations alternatives du postulat V (Sacheri, Lambert), mais celles-ci ne se sont pas matérialisées dans une négation effective, jusqu'à ce qu'un siècle plus tard Gauss, Bolyai et Lobachevsky ont été capables de développer des géométries alternatives. Le fait est que tant qu'une théorie alternative n'est pas formulée, les conditions réelles de sa négation ne sont pas accessibles. Cette condition est celle suggérée par Ebbs dans la citation de notre paragraphe au début :

« Nos croyances et nos théories nous empêchent parfois de pouvoir préciser concrètement comment un énoncé peut être faux ... Je vais supposer que pour préciser comment

un énoncé peut être faux, il faut faire plus que simplement la nier. » (Ebbs, G., Putnam and the Contextually a Priori, p.1)

Putnam précise surtout que cette caractéristique d'a priori paradigmatiques, à savoir que les conditions de leur négation ne sont pas concevables, n'est pas un fait purement psychologique.

Il dit en 1994 :

J'insisterais sur le caractère non psychologique de la distinction, en soulignant que la question n'est pas simplement une question de ce que certaines personnes peuvent ou ne peuvent pas imaginer ; c'est une question de ce que, étant donné un schéma conceptuel, on sait comment falsifier ou au moins réfuter. Avant Lobachevski, Riemann et d'autres, personne ne savait comment réfuter la géométrie euclidienne, ni même si quelque chose pouvait la réfuter. (Putnam, H., *Rethinking mathematical necessity*, p.251 in Putnam 1994)

Cette condition de la négation effective d'un a priori paradigmatique, de l'émergence d'une construction alternative un peu globale qui rend concevables les conditions de la négation est, à son tour, liée au rôle stratégique joué par de tels énoncés. La concevabilité est contextuelle, voire globale, et possède également de fortes composantes pragmatiques. C'est-à-dire que les conditions de sa négation ne commencent à être conçues que lorsque la théorie précédente ne parvient pas à remplir de manière satisfaisante le rôle qu'elle avait joué jusqu'alors. C'est-à-dire que la négation effective d'un a priori paradigmatique requiert une condition théorique (l'émergence d'une alternative théorique générale) et une condition pragmatique (que la théorie dans laquelle elle s'inscrit cesse d'avoir la performance théorique qu'elle avait auparavant), dans la mesure où le doute et la négation sont les deux faces d'un même phénomène.

C'est quelque chose de similaire à ce que Wittgenstein¹ et Apel² ont signalé à propos du contexte et des conditions de possibilité du doute.

Au fait, Putnam distingue aussi les principes qui, à un moment donné, ne peuvent pas être réfutés par l'observation, des principes qui ne peuvent pas être réfutés parce qu'ils n'ont pas la base théorique nécessaire pour rendre une telle négation non irrationnelle. Cette dernière situation est celle d'a priori paradigmatiques qu'il appelle « principes-cadre ».

Un autre exemple historique qui montre ces exigences se trouve dans le déclin de la distinction aristotélicienne entre le monde sublunaire et le monde supralunaire. Presque jusqu'au XVII^e siècle, cette distinction a joué un rôle stratégique dans les théories expliquant les phénomènes célestes et leur relation avec l'observateur terrestre. Cependant, les découvertes de Tycho Brahe et de Galilée ont rendu la distinction de moins en moins utile pour expliquer la structure et le fonctionnement du ciel ; c'est précisément dans ce status questionis —constitué par les déficits explicatifs et par les nouvelles hypothèses et instruments— que l'on a commencé à concevoir la possibilité de sa négation.

Cette même thèse de la nécessité d'une alternative pour rendre viable la négation effective d'un principe-cadre est traitée de manière très similaire par Kuhn dans l'ERC :

« La mise à l'épreuve d'un paradigme se produit donc seulement après que des échecs répétés, pour résoudre une énigme importante, ont donné naissance à une crise. Et même dans ce cas, elle ne se produit qu'après que le sentiment de crise ait produit un candidat alternatif au paradigme ». (Kuhn, 1962, 225)

Une autre façon de voir cette impossibilité de nier un principe de base en l'absence d'une alternative est que, même sans une telle alternative,

1 Wittgenstein, L. (1987). *Sobre la certeza*. Gedisa.

2 Apel, K.O. (1975) *Sobre la fundamentación filosófica última a la luz de una pragmática trascendental del lenguaje*, dans *Dianoia*, n.º XXI.

il n'est pas possible d'argumenter en faveur d'un principe-cadre sur la base de raisons indépendantes, sans présupposer les principes de base acceptés à ce moment-là. Cela vaut surtout pour les principes de base des sciences formelles; dans les sciences naturelles, en revanche, la présupposition repose fondamentalement sur la capacité explicative qu'ils permettent, de sorte qu'il est possible d'argumenter en leur faveur sur la base du potentiel explicatif généré, bien que leur simplicité et leur cohésion avec le reste du corps théorique jouent également un rôle. Lakatos argumente, en parlant du noyau dur et des programmes de recherche :

... si un programme ne fait ni nouvelles prédictions ni nouvelles découvertes, il sera de plus en plus difficile de préserver la variable irréfutable de la critique ... En revanche, si le programme est réussi et qu'il anticipe des faits nouveaux, la décision des scientifiques de préserver ses principes fondamentaux de la critique est rationnelle (Lakatos, 1970, 68)

Le moment où une théorie cesse d'être soutenue par des principes a priori en raison de la perte de son pouvoir explicatif et de l'apparition d'une théorie alternative est également important pour déterminer le moment où la théorie précédente cesse d'être rationnellement défendable. Bien que, comme on peut s'y attendre, une telle détermination dans des systèmes de connaissance qui s'avèrent dynamiques ne cesse d'être un sujet de controverse.

Dans *There is at least one a priori truth* (1976-77), Putnam analyse la possibilité qu'il existe au moins une vérité a priori, non contextuelle maintenant, mais absolue. Le candidat évident est le principe de non-contradiction, mais Putnam admet que même ce principe peut être soumis à des modifications pour tenir compte de la mécanique quantique. Étant donné la dualité onde-particule, l'énoncé : « l'électron est une particule » est vrai, mais l'est aussi, en même temps, l'énoncé : « l'électron est une onde ». Par conséquent, son candidat à l'a priori absolu sera une version allégée du principe logique classique, qu'il appellera le *principe minimal*

de non-contradiction (PMNC), qui est formulé comme suit : « *tout énoncé n'est pas à la fois vrai et faux* » (Putnam, 1978, p. 101).

Putnam a recours à son critère selon lequel le PMNC est un principe a priori parce que « nous ne pouvons pas concevoir de circonstances qui justifieraient sa révision rationnelle ». Cependant, le fait qu'à l'heure actuelle nous ne puissions pas concevoir de telles circonstances ne nous permet pas de différencier son statut supposé absolu d'a priori contextualisés, puisqu'il peut arriver que dans un autre contexte futur nous puissions les concevoir. De plus, comme nous l'avons vu, presque par définition, la capacité à concevoir de telles circonstances ne doit pas être évaluée à partir du présent mais d'une perspective future.

Peut-être que Putnam y a aussi pensé et c'est pourquoi nous lisons :

I used the idea of an absolutely unrevisable truth as an idealization ... Any statement can be "revised". But what is often overlooked, although Quine stresses it again and again, is that the revisability of the laws of Euclid's geometry, or the laws of classical logic, does not make them mere "empirical" statements. This is why I have called them contextually a priori" (Putnam, 1977b, 496)

Putnam estime qu'une révision du PMNC ne sera jamais possible, car si nous nions un tel principe de base, nous devrions accepter une théorie qui inclurait à la fois ses énoncés et ses négations, ce qu'il considère comme manifestement irréalisable. Mais le fait est que l'abandon d'un énoncé n'implique pas nécessairement l'acceptation de sa négation ; nous pouvons également abandonner le concept que certains affirment et d'autres nient et élaborer une théorie alternative qui se passe d'un tel concept. Concrètement, nous pourrions abandonner les notions de vérité et de fausseté, bien que cela soit certainement très difficile à concevoir aujourd'hui. Mais historiquement, il y a eu des cas de ce genre. Par exemple, le célèbre cas du cinquième postulat de la géométrie euclidienne. Lorsque ce postulat a été abandonné au XIX^e siècle, il n'a pas été strictement affirmé : « par un point extérieur à une droite donnée, ne passe qu'une unique droite

qui lui est parallèle », mais deux formulations alternatives « il n'existe aucune droite parallèle à une droite donnée passant par un point extérieur à cette droite » chez Riemann, ou « il y a une infinité de parallèles passant par un point extérieur à une droite donnée » dans la géométrie de Lobashevsky. C'est-à-dire qu'on ne va pas défendre une géométrie « anti-euclidienne », mais que ce que l'on abandonne c'est l'idée d'une géométrie unique où une alternative avec des postulats également alternatifs est inconcevable, et c'est précisément ce qui a été admis après l'émergence des géométries non-euclidiennes. Autrement dit, la révision du postulat n'implique pas tant sa stricte négation que l'abandon d'une idée métathéorique qui soutenait l'unicité de la géométrie sous les postulats d'Euclide. En d'autres termes, plutôt que d'affirmer son contradictoire, la signification même de l'espace sur lequel reposait l'opposition entre le postulat V et sa stricte négation a été modifié.

Comme l'a bien retracé Michel Friedman (2001), quelque chose de ce type se produit lorsque Einstein, en 1905, crée une explication révolutionnaire pour expliquer les anomalies constatées dans le déplacement de la lumière par l'expérience de Morley et Michelson, une explication qui donnera naissance à la théorie spéciale de la relativité et qui était fondée sur l'application de la géométrie non euclidienne à la physique mathématique. Cette application révolutionnaire, qui impliquait l'abandon de la conception euclidienne de l'espace physique, est devenue intellectuellement possible —explique Friedman— sur le fond d'un débat méta-scientifique antérieur qui avait eu lieu entre Helmholtz et Poincaré sur la nature de l'espace et les fondements de la géométrie, débat qu'Einstein avait suivi dans les premières années du *XXe* siècle. Helmholtz a lancé le débat en défendant une manière sophistiquée d'expliquer l'intuition de l'espace à partir des mouvements du corps humain. Connaisseur des géométries non euclidiennes, Helmholtz affirme que c'est l'expérience qui choisit entre les trois formes possibles de géométrie (euclidienne, hyperbolique et elliptique). Face à cela, Poincaré a soutenu qu'il n'y a aucun fait de raison ou d'expérience pour choisir une des géométries, mais que c'était une question de stipulation et de convention. C'est dans ce contexte de débat qu'Einstein trouve viable de recourir à une géométrie

non-euclidienne et d'abandonner la géométrie traditionnelle. La négation de la géométrie euclidienne avait ainsi trouvé non seulement son alternative mais aussi ses conditions théoriques et pragmatiques pour devenir concevable, possible et efficace.

Vers la fin de *There is at least...* Putnam analyse l'explication conventionnaliste des lois fondamentales de la logique. Cette explication affirme que les vérités a priori reposeraient sur des règles du langage. C'est une règle du langage que ce n'est pas possible d'affirmer un énoncé et sa négation ou d'appliquer à la fois les prédicats Vrai et Faux au même énoncé parce que, selon le conventionnalisme, ce seraient ces règles qui établissent la signification de la négation et de la fausseté, de sorte que, si je le fais, je viole la signification des mots ; celui-là serait le fondement de la justesse du principe de non-contradiction. Cependant, Putnam rejette une telle explication en montrant que le principe de non-contradiction est antérieur à tout ce qui peut être proposé comme explication de sa vérité ; l'explication et le fait même de donner des explications lui sont soumis.

Conséquences de cette révision de la signification de certains termes et principes de base

En géométrie elliptique non euclidienne, lorsque le cinquième postulat est remplacé par le postulat selon lequel il n'existe aucune droite parallèle à une droite donnée passant par un point extérieur à cette droite, cela entraîne des changements dans le concept d'espace et dans d'autres concepts et théorèmes fondamentaux de la nouvelle géométrie. Maintenant, droite n'est pas une ligne infinie sans courbure, mais elle sera l'arc géodésique qui joint deux points quelconques d'une sphère. Le triangle ne sera plus nécessairement une figure à trois côtés dont la somme des angles est égale à 180 degrés, mais une figure à trois côtés dont la somme des angles est inférieure à deux angles droits. C'est-à-dire que même si le terme est maintenu et même si la description qui marque son sens est similaire, dans la mesure où le contexte théorique change,

les référents changent. Par conséquent, lorsque le postulat est modifié, plutôt que de nier un principe au sens strict, il est remplacé par un autre qui configure un nouveau contexte théorique, où les concepts changent de sens et de référent.

Précisément, dans la première note ajoutée à *There is at least...* (février 1977), Putnam affirme qu'un énoncé peut être révisé de deux façons : en le niant (auquel cas les conditions d'une telle opération doivent être explicitées) ou en changeant l'un des concepts inclus dans l'énoncé. Et il précise que sa position est que tout énoncé peut être révisé dans le second sens mais qu'il y a des énoncés qui ne peuvent pas être révisés dans le sens d'affirmer leur stricte négation. En ce sens, le PMNC pourrait être révisé si nous remettons en question les concepts de vérité et de fausseté qu'il inclut. Il pourrait alors donner lieu à d'autres principes, mais sa négation directe ne pourrait être soutenue. De cette façon, le principe serait a priori mais révisable, ce qui semble proche de sa conception ultérieure de *Raison, vérité et histoire* où tous les a priori sont contextuels. Putnam donne l'exemple de l'intuitionnisme où les concepts de vérité et de fausseté ne sont pas utilisés, mais les concepts de « prouvé » ou « non prouvé » le sont, dans la mesure où l'idée que tous les énoncés ne peuvent pas être prouvés et non prouvés en même temps est maintenue. Nous pourrions nous demander si nous sommes confrontés au même principe ou non. Mon opinion est que, les concepts ayant été modifiés de cette manière, il ne s'agit plus du même principe, bien que l'on puisse parler d'un principe parallèle dans un autre schéma théorique qui semble partager certaines caractéristiques avec l'énoncé original.

L'une des explications les plus fortes que Putnam formule à propos de l'apriorité du PMNC est qu'il repose sur la question suivante : qu'est-ce que cela signifierait de le nier, si en lui, dans une large mesure, est constitué la signification même de la négation et de la fausseté? (Putnam, 1977, 106). Par conséquent, toute personne qui voudrait l'abandonner le présupposerait paradoxalement ou abandonnerait également la signification de certains de nos mots les plus fondamentaux.

Dans la deuxième note ajoutée (décembre 1977), parlant du cas de l'intuitionnisme, Putnam dit :

S'il est vrai, comme je l'ai soutenu dans la note précédente, que nous ne pouvons pas abandonner l'énoncé critique sauf en changeant la signification de « vrai » et « faux », alors l'énoncé hypothétique suivant ne doit absolument pas être réexaminé : « Si les notions classiques de vérité et de fausseté ne doivent pas être abandonnées, alors tout énoncé n'est pas à la fois vrai et faux. »

Il pourrait être noté qu'un énoncé a priori conditionnel n'a pas de sens. Il me semble que ce qui se passe ici est que Putnam penche en faveur de ce qui sera sa position dans *Raison, vérité et histoire*, à savoir, que tout énoncé a priori est contextuellement a priori. En outre, la condition est presque une condition implicite de tout principe, c'est-à-dire : ce principe est valable si la signification de base de ses termes et d'autres qui n'y apparaissent pas, mais qui font partie de l'environnement épistémique dans lequel le principe a un sens, est maintenue. Cela n'est pas en contradiction avec ce que Putnam affirmera exactement sur ce point un an plus tard dans *Alnicity: Beyond Wittgenstein and Quine* (1979):

« Croire que toutes nos croyances sont à la fois vraies et fausses (ou autre), c'est abandonner à la fois les notions de croyance et de vérité (ou d'assertabilité garantie). En bref, croire que tous les énoncés sont corrects reviendrait à n'avoir aucune notion de rationalité. Au moins un énoncé est a priori, car nier cet énoncé reviendrait à perdre la rationalité elle-même »
(ABWQ, I29)

En d'autres termes, le PMNC vaut tant que nous nous en tenons à la configuration conceptuelle composée par la triade : croyances, vérité et rationalité, ce qui est en fait assez évident. Sinon, ce n'est pas tant le principe que le sujet que nous changeons. Dans la mesure où, comme le suggère Melogno (2013, p.37), on pourrait penser les notions de croyance détachées des notions de vérité, de fausseté et de contradiction, le principe perdrait de sa validité. Je crois que c'est précisément cela ce qui conduit

Putnam à mettre de plus en plus l'accent sur les a priori contextuels et non plus, même pas sur un seul, a priori absolu, surtout à partir de *Raison, Vérité et Histoire*.

Pour sa part, dans le corps central de *There is at least ...* l'argument central était que le PMNC est affirmable a priori parce que sa négation constitue la RIA ou Règle d'inconsistance absolue³, c'est-à-dire la règle qui énoncerait : « A partir de tout ensemble de prémisses, y compris l'ensemble vide de prémisses, tout p peut être déduit ». Et celui-ci est un énoncé a priori rejetable, dans la mesure où il conduit au fait qu'il est possible de dériver n'importe quel énoncé de n'importe quel énoncé ou de n'importe quel ensemble d'énoncés. Cependant, comme nous l'avons déjà vu, l'abandon d'un principe n'implique pas nécessairement l'acceptation de son contradictoire, mais il est possible d'abandonner les concepts centraux sur lesquels les deux énoncés sont basés. Par conséquent, il pourrait arriver, comme le souligne Melogno, que dans des conditions théoriques futures que nous ne pouvons même pas imaginer aujourd'hui, nous abandonnions en même temps le PMNC et la RIA. Est-ce ce qui s'est passé, avec l'abandon, tel que décrit plus haut, de l'opposition entre le postulat V euclidien et son contradictoire ? Nous substituerions ici certains des principes de base et certaines des significations fondamentales de tout notre langage. C'est pourquoi Putnam affirme : « Cela peut ne pas montrer que nous ne pourrions jamais changer notre croyance sur les lois logiques ... mais cela montre que nous ne pourrions pas changer notre croyance par un argument rationnel ... » (Putnam, 1977, 109)

Conclusions

1. La révision des principes paradigmatiques nécessite l'existence de certaines conditions théoriques et pragmatiques.
2. Dans les processus de révision des principes paradigmatiques, plutôt qu'une stricte négation, ce qui se produit généralement est un

3 Absolutely Inconsistent Rule.

changement vers une alternative qui n'est pas directement contradictoire mais qui change radicalement (nie dans un sens épistémologique) certains des principes ou même des concepts de base du cadre précédent.

3. Ce changement conceptuel inaugure un tout nouveau champ conceptuel et sémantique où, dans une large mesure, les sens et même les référents des termes sont modifiés et un nouvel «espace de raisons» est ouvert.

4. Lorsque cela se produit dans des disciplines spécialisées telles que les sciences, l'éthique, la politique et autres, étant donné qu'un changement se produit dans certains des concepts les plus fondamentaux de la discipline, ce processus est généralement précédé et accompagné d'une discussion métathéorique au niveau philosophique.

Bibliographie

- Ebbs, G. (2015). Putnam and the Contextually a Priori, dans Lewis E. Hahn and Randall E. Auxier (Eds.), *The Philosophy of Hilary Putnam*. Open Court. <http://cas.uchicago.edu/workshops/wittgenstein/files/2007/10/Ebbs-putnam-and-the-contextually-apriori.pdf>
- Friedman, M. (2001) *Dynamics of Reason*. CSLI Publications, Stanford.
- Grice, H. P. & Strawson, P. F. (Apr. 1956). In Defense of a Dogma. *The Philosophical Review*, 65 (2). 141-158.
- Kuhn, T. S. (2004). *La estructura de las revoluciones científicas*. FCE.
- Lakatos, I. (2007). *Escritos filosóficos 1. La metodología de los programas de investigación científica*. Alianza.
- Melogno, P. (2013). Aprioridad contextual y revisabilidad. P. Melogno. (Comp.), *Problemas en Filosofía de la Ciencia*, Eubca/ Udelar. 51-60.
- Melogno, P. (2012). Status y función de los enunciados a priori en la obra de Hilary Putnam. *Avances de investigación*. Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación, Udelar. 165-177.
- Melogno, P. (2012). Principios de justificación en la racionalidad informal de Hilary Putnam. *Tópicos*, N° 24.

- Putnam, H. (1983a). There is at least one a priori truth. *Realism and Reason, Philosophical Papers*, vol.3. Cambridge University Press. 98 – 114.
- Putnam, H. (1983b) Analicity and Apriority: Beyond Wittgenstein and Quine. *Realism and Reason, Philosophical Papers*, vol.3. Cambridge, Mass: Cambridge University Press. 115 – 138.
- Putnam, H. (1983c). Two Dogmas Revisited. *Realism and Reason. Philosophical Papers*, vol.3. Cambridge University Press. 87-97.
- Putnam, H. (1983d) Lo analítico y lo sintético, UNAM.
- Putnam, H. (1981) *Reason, Truth and History*. Cambridge University Press. /Traducción española (1988) *Razón, verdad e historia*, Tecnos.
- Putnam, H. (1994). Rethinking Mathematical necessity en Putnam, H. *Words and Life*. Harvard University Press. 245-262.
- Putnam, H. (1983). Analyticity and Apriority: Beyond Wittgenstein and Quine. Dans *Realism and Reason, Philosophical Papers*, Vol. 3. Cambridge University Press. 115-138.
- Tsou, J. Y. (2010). Putnam's account of apriority and scientific change: its historical and contemporary interest, *Synthese*, 176. 429-445.

Recibido: 10 de marzo 2022

Aprobado para su publicación: 10 de noviembre 2022

RICARDO NAVIA es Doctor en Filosofía por la PUCRS, Porto Alegre, Brasil. Fue visiting scholar en el Depto de Filosofía de Harvard University. Es Prof. Titular de Historia de la Filosofía Contemporánea en la Universidad de la República, Uruguay (UDELAR). Ha publicado: *Putnam: racionalidade, verdade e relativismo* (Porto Alegre, 1998); *Richard Rorty: emplazamiento a la tradición filosófica* (Udelar, 2008) y actualmente está en proceso de publicación: *Racionalidad, naturalismo y filosofía* (en Nepfil, Brazil) y *Language, Meaning and Philosophy* (Org. en Lexington Books, USA). Sus áreas de trabajo son: Epistemología, Metafilosofía y Filosofía del Psicoanálisis.